

Moebius

Écritures / Littérature

Chambres

Ananda Devi

La peau
Numéro 121, printemps 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1618ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Devi, A. (2009). Chambres . *Moebius*, (121), 51–54.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ANANDA DEVI

Chambres

I

Premiers pas, porte entrouverte, corps lourds de leur encombrement. Rires bêtes. Après vous, non, vous avant. Rires secrets. Regards appuyés. Yeux jauges plus rapides que les balances électroniques. Oui, après tout, il ne s'agit que de ça. La chambre est louée pour une heure. Pas beaucoup de temps pour les préliminaires. Il faut du temps pour les faux-semblants. Ici, on ne paie pas en espèces. On paie en promesses. D'un avenir radieux mort avant d'exister.

Draps tirés mais incertitude de propreté.

Du coup, on ne sait plus comment faire. Le sordide en trombe envahit les fenêtres. Comment opérer la fiction de l'amour quand il n'y a d'écrit ici que le tonnerre des corps accroché au plafond? Après vous, non, vous avant. Politesse de mise. Danse exquise. Ensuite une main presque amicale sur le dos, presque sur le bas du dos mais pas tout à fait, attention, pas de précipitation, encore un peu de bienséance, s'il vous plaît. Ou alors, jouer tout de suite la grande passion affamée, pas le temps, pas le temps, tout de suite, maintenant, je te veux, je te veux, le tu évite les préliminaires bien embêtants, vêtements déchirés, jeu d'acteur où repassent à l'écran des scènes de passion factice, oublier que cette pauvre chambre en a vu bien d'autres, n'a plus aucune illusion à propos des encombrements humains, les corps ne sont que corps quand l'assemblage se fait, montée de substances chimiques – les mêmes chez toutes les espèces, même microscopiques –, les corps ne sont que corps et tout le reste n'est que mise en scène, dit la chambre.

Après vous. Main glissée plus bas? Peut-être oui. On peut. Amples formes pas encore chiffonnées. On sait pourquoi on est ici. Plus velouté? Viens ici, toi. Ou alors, murmure, viens, ma chérie. Et elle, oh, je n'en peux plus, ça fait si longtemps. Mélange des bouches et des salives. Mains rôdeuses, de plus en plus fouineuses, quatre mains qui se tendent là où on sait qu'elles iront à plus ou moins longue échéance, hésitation, esquisse d'un geste, langue à demi sortie, début de mouillures, palpades dérobées, fabuleuse maladresse de gestes tant répétés!

Pas trop de hâte ni trop peu. Donner le temps à l'intimité, sinon elle fuit et ne revient pas même après qu'on a franchi les barrières, au contraire, se cache alors derrière la honte la culpabilité et le doute. Prendre le temps de l'intimité du rire du sourire de la caresse, ne pas penser aux immondices, chasse, pas châsse, ni ruine ni urine oublier que le corps n'est que corps et la tête alouette.

L'heure passe mais tant pis.

Les vêtements détachés lentement. Et puis enfin, la peau.

II

Elle en a vu d'autres, la chambre.

Elle en a tant vu, de peaux.

Peaux d'un soir, vierges de cendre noire surplombant sans les voir les cierges du mouvoir.

Peaux du sort, dés jetés au plat des corps carénés à l'équerre de passions minutées, nœud coulant des obédiences longitude brisée et pudeur animale.

Peaux de vie, eau de cœur extraite de sarments juteux et de serments douteux, d'évidences dénouées comme une lente tresse qui ne saurait masquer la détresse d'un corps flasque et laciné.

Ils passent, ils passent, ne cessent de passer, jamais ne s'attardent, le vent le veut ainsi, qui disperse si vite les poussières de peau et la cire des surfaces, ils vont d'un seul rythme mais ont deux voix, l'obscurité leur masque le vide du second pas, ils sombrent, ils tombent, vite réduits à

eux-mêmes et ce n'est pas assez, le bruit que vous faites en dormant est celui du temps et vos interstices abritent leur défaite qui attend pour sortir la commissure de dégoût et le jaune d'après-amour, et que vienne la crainte du moment suivant dans leur regard fuyant où soudain les ombres ricanent.

Peaux illusoirs à quoi sert-il de tant déguiser la duplicité et de leur faire croire à vos aires accueillantes?

Les peaux plus que quoi que ce soit d'autre se nourrissent de l'odeur de pourriture qui affleure des passions aussitôt consommées.

Peaux ventrales mais non maternelles, aux aveux im-
pitoyables – faims de rites et de siècles et d'obscurité
exaspérée, aube tombale.

Peaux que l'on arrache pour mieux siroter la concu-
piscence et braver l'impuissance des fins annoncées sitôt les
passions nées, rien ne montre mieux le chemin de la mort
que l'amour.

III

C'est fini, l'heure n'est pas dépassée.

Ils ont bien fait leur travail de solitude.

Les peaux brillent, rougies par tant de frotteuse
attention. Le souvenir durera bien encore une heure.

Comme les draps, les peaux, juste un peu plus froissées
qu'avant.

